
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.50919

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

GEORG IGGERS

L'UNIVERSITÉ DE GÖTTINGEN, 1760-1800

La transformation des études historiques

Je voudrais souligner, dès le début de cette communication, qu'il ne s'agit encore que d'une production inachevée, simple brouillon, faisant partie d'un chapitre d'introduction à une histoire de l'histoire en tant que discipline.

Cette étude s'ouvre au moment où, au dix-huitième siècle, les historiens commencent à envisager l'histoire non plus comme une branche de la littérature ou de l'érudition, mais comme une science, dans le sens du mot allemand, *Wissenschaft*. Pourtant, une rupture totale ou même radicale avec les traditions plus anciennes dans la pratique de l'histoire ne se produit pas alors. La tradition érudite remonte aux humanistes de la Renaissance et de la Réforme; l'idéal littéraire demeure vivant dans l'historiographie de Leopold von Ranke et de Theodor Mommsen. On pose, cependant, les fondements d'une éthique professionnelle qui définit la façon de rechercher, d'enseigner et d'écrire l'histoire, et qui se sépare consciemment à la fois de la grande tradition littéraire qui existe toujours chez Gibbon ou Voltaire, et de l'érudition pratiquée dans les monastères bénédictins et dans les académies nouvellement établies. En fait, le nouveau professionnalisme dans l'histoire n'est pas pédant. Il se distingue, au dix-huitième siècle, par des vues largement comparatistes, sociales autant que culturelles, quoique également par une incapacité d'atteindre à une structure conceptuelle et une rigueur méthodologique. Cette incapacité l'expose à la critique des successeurs qui, au dix-neuvième siècle, cherchent à se fonder solidement sur une érudition hautement spécialisée, évitant toute synthèse générale.

Au dix-huitième siècle, l'histoire significative n'est pas composée en Allemagne, mais en France, en Écosse et, dans un sens, en Italie; et en Allemagne, comme ailleurs – exception faite de Vico et de Robertson à l'étranger – en principe on ne la compose pas à l'université. Les grands esprits de la composition et de la pensée historiques allemandes au dix-huitième siècle – Möser, Winckelmann, et Herder – n'étaient pas professeurs d'université. Les centres d'une recherche critique rigoureuse se trouvent, au contraire, dans les académies – à Berlin, à Mannheim, à Munich¹ – et non à Göttingen ou à Halle. Et pourtant l'université, en marge de la vie intellectuelle du dix-huitième siècle, occupe une place essentielle, si l'on veut comprendre la

Traduit de l'anglais par J. A. E. Loubere.

¹ Sur les académies, voir Andreas KRAUS, *Vernunft und Geschichte. Die Bedeutung der deutschen Akademien für die Entwicklung der Geschichtswissenschaft im späten 18. Jahrhundert*, Freiburg i. Br. 1963. Pour la pensée historique au dix-huitième siècle, voir Wilhelm DILTHEY, *Das achtzehnte Jahrhundert und die geschichtliche Welt*, dans: *Schriften*, t. III (Leipzig 1927) p. 209-268; Ernst CASSIRER, *Die Philosophie der Aufklärung*, Tübingen 1932, ch. V; en anglais: *The Philosophy of the Enlightenment*, Princeton 1951; Friedrich MEINECKE, *Die Entstehung des Historismus*, München 1936; en anglais: *Historism. The Rise of a New Historical Outlook*, London 1972; Carlo ANTONI, *Der Kampf wider die Vernunft*, Stuttgart 1941; Joachim STREISAND, *Geschichtliches Denken von der deutschen Frühaufklärung bis zur Klassik*, 2e éd., Berlin/DDR 1967; Peter Hanns REILL, *The German Enlightenment and the Rise of Historicism*, Berkeley 1975; Karl HAMMER und Jürgen VOSS (éds.), *Historische Forschung im 18. Jahrhundert*, Bonn 1976; Manfred ASENDORF, *Aus der Aufklärung in die permanente Restauration*, München 1974; Ernst SCHAUMKELL, *Geschichte der deutschen Kulturgeschichtsschreibung von der Mitte des 18. Jahrhunderts bis zur Romantik im Zusammenhang mit der allgemeinen geistigen Entwicklung*, Leipzig 1905; Karl

façon dont l'étude de l'histoire s'est enfin professionnalisée.² Car l'histoire n'est pas seulement écrite de plus en plus par des professionnels, mais ceux-ci – en Allemagne, lors de l'établissement de l'université de Berlin en 1810, à l'étranger partout où l'université allemande fournit un modèle à suivre dans les études supérieures vers la fin du siècle – se groupent toujours davantage dans les milieux universitaires.

Il serait intéressant de se demander pourquoi, au dix-neuvième siècle, l'académie ne s'est pas montrée viable. Depuis 1945 elle réapparaît comme centre de direction des recherches dans les pays socialistes, mais dans des conditions sociales et politiques très différentes. A l'université, au dix-huitième siècle, la concentration des études ne s'identifiait pas à la professionnalisation. Les études historiques, devenues une institution à l'université allemande, surtout en Allemagne protestante depuis la Réforme, n'étaient pas vraiment professionnalisées. Au seizième siècle, Melancton et Sleidanus avaient prôné une histoire universelle conçue selon le modèle théologique. Le changement dans les rapports entre les princes et l'Empire à la suite de la Guerre de trente ans, a favorisé l'évolution d'une *Reichsgeschichte* (histoire de l'Empire) qui situait l'étude du passé judiciaire à la base de toute étude d'ordre politique. Pourtant, malgré le rôle important que joue l'histoire, au moins dans les universités protestantes, et l'institutionnalisation très répandue des études historiques dans un nombre croissant d'établissements de moindre importance, on n'y découvre point les éléments essentiels qui constitueront l'éthique professionnelle des études historiques aux dix-neuvième et vingtième siècles.

A la base de cette éthique se trouve ce que R. Steven Turner a dénommé une « communauté disciplinaire », munie d'une série de « valeurs de discipline ». ³ Selon Turner, ce qui distingue le professeur moderne du professeur à l'ancienne université, c'est la loyauté vouée par celui-là à une communauté professionnelle, loyauté qui dépasse sa fidélité à l'établissement spécifique où il enseigne. Le professeur moderne n'est plus évalué principalement selon les « valeurs collégiales », qui jugent sa compétence en tant qu'enseignant sachant s'entendre avec ses collègues, mais selon des « valeurs disciplinaires qui établissent des normes pour la recherche, la publication, et l'interaction professionnelle. » ⁴ On souligne non seulement le standing du professeur dans l'université mais, avant tout, sa réputation dans la communauté disciplinaire. Ainsi on préfère la recherche à l'enseignement, les travaux préparés à l'intention de collègues à ceux faits pour un public renseigné, la spécialisation à la synthèse générale, la langue technique au style littéraire. Ces valeurs, affirme Turner, déterminent la nomination et l'avancement des professeurs dans l'université moderne, à la différence de l'université ancienne qui fondait ses valeurs dans la collectivité et subordonnait les qualifications professionnelles à l'enseignement et à la collégialité. Cette description de l'éthique professionnelle est utile mais exagérée. En fait, les

LEWIN, Die Entwicklung der Sozialwissenschaften in Göttingen im Zeitalter der Aufklärung 1734 bis 1812, Diss. Göttingen 1971.

² Cf. Notker HAMMERSTEIN, Jus und Historie. Ein Beitrag zur Geschichte des historischen Denkens an deutschen Universitäten im späten 17. und im 18. Jahrhundert, Göttingen 1972, aussi Notker HAMMERSTEIN, Zur Geschichte der Deutschen Universität im Zeitalter der Aufklärung, dans: Hellmuth RÖSSLER und Günther FRANZ (eds.), Universität und Gelehrtenstand 1400–1800, (Limburg/Lahn 1970) p. 145–182. Sur Göttingen, communauté de chercheurs, voir Luigi MARINO, I Maestri della Germania. Göttingen 1770–1820, Torino 1965. Voir aussi Josef ENGEL, Die deutschen Universitäten und die Geschichtswissenschaft, dans: Historische Zeitschrift, t. 189 (1959) p. 223–378; Johann Stephan PÜTTER, Versuch einer academischen Gelehrten-Geschichte von der Georg-Augustus-Universität zu Göttingen, 2 vols., Göttingen 1765 et 1788; t. 3 jusqu'à 1820 par Friedrich SAALFELD, Hannover 1820; t. 4 jusqu'à 1837 par Georg Heinrich OESTERLEY, Göttingen 1838; Charles E. MCCLELLAND, State, Society, and University in Germany 1700–1914, Cambridge 1980.

³ University Reformers and Professorial Scholarship in Germany 1760–1860, dans: Lawrence STONE, éd., The University in Society, t. II, Princeton 1974, p. 495–531.

⁴ Ibid. p. 505.

meilleurs exemples parmi les spécialistes de l'histoire moderne, Leopold von Ranke ou Theodor Mommsen, incarnent à un haut degré non seulement les valeurs disciplinaires mais aussi ce que Turner appellerait les valeurs anciennes. Ils dépassent la spécialisation en fournissant une vision d'ensemble, ils s'adressent à la fois à l'historien professionnel et au public averti, et ils sont, même Ranke, profondément politisés. Le spécialiste que décrit Turner commence à prévaloir à la fin du dix-neuvième et au vingtième siècles, lorsque la grande tradition des études historiques du dix-neuvième siècle s'affaiblit déjà, ayant abandonné sa vision idéaliste du monde.

Conformément à cet ensemble de valeurs disciplinaires, à l'époque de Ranke la profession historique formule le paradigme qui déterminera une large gamme de recherches, de composition et d'enseignement au dix-neuvième siècle, non seulement en Allemagne, mais avec certaines modifications, partout ailleurs où l'histoire sera devenue une discipline institutionnalisée dans et autour d'un centre universitaire. Pourtant, on estimera essentielle, surtout pour le concept allemand de l'histoire comme discipline scientifique, une vision du monde qui reflète l'héritage intellectuel et probablement la réalité sociale et politique de l'Allemagne à l'époque. Divers écrivains ont défini cette vision du monde comme de »l'historisme«. Telle qu'elle est formulée par Wilhelm von Humboldt et Leopold von Ranke, cette vision souligne le caractère unique et l'individualité de tout personnage et de toute institution historiques, et situe les événements dans le contexte des grandes forces de l'histoire, selon le mot de Ranke, des »tendances« qui dirigent le mouvement de l'histoire sans le priver de son caractère unique et sans le réduire, comme l'aurait fait Hegel, au rang de système. Cette sorte d'histoire a des rapports ambigus avec l'histoire sociale. D'une part, elle suppose que tout ce qui est humain est digne d'une étude historique, et par là transforme toutes les sciences sociales en disciplines historiques; d'autre part, elle introduit dans l'étude de la société un point de vue idéaliste qui s'oppose à l'esprit mécaniste des sciences naturelles, exclut les aspects biologiques et matériels de la vie de toute considération historique, et souligne le rôle de l'»Einführung«, de la contemplation intuitive (*Anschauung*), de la signification du témoignage littéraire, aux dépens de l'observation empirique, même quantifiable. L'histoire serait alors la science du fait unique, du particulier, où l'abstraction que, à vrai dire, on n'évitait pas, ni ne pouvait éviter, n'aurait pas de place. Au fait, la professionnalisation des études avait pour résultat un rétrécissement du champ étudié. Les études humanistes et sociales devenaient des disciplines historiques. Mais la discipline de l'histoire, telle qu'on la pratiquait à l'université, se réduisait de plus en plus à l'histoire politique à base d'histoire diplomatique et militaire, relativement détachée du contexte social et économique, ou même intellectuel. Les archives d'état, les mémoires et les lettres de grands personnages seuls comptaient comme sources de renseignement. Un modèle de recherches et de composition historiques s'établissait qu'on ne mettrait pas sérieusement en question avant le vingtième siècle.

Bien que la nouvelle histoire professionnalisée fût un produit du dix-neuvième siècle, et de l'université réformée par Wilhelm von Humboldt, qui développa l'idée d'université en transformant celle-ci d'un centre d'enseignement en un lieu où l'enseignement serait lié à la recherche, bien des racines de ce nouveau concept de la science de l'histoire se retrouvent au dix-huitième siècle. L'université de Göttingen joue ici un rôle décisif, bien que ce rôle fût beaucoup plus complexe que celui décrit par Herbert Butterfield⁵ lorsqu'il désigne les historiens de Göttingen, surtout Gatterer et Schlözer, comme prédécesseurs de Ranke, identifié par Butterfield avec l'école moderne de la science de l'histoire. Cette manière de souligner le caractère scientifique de l'historiographie de Ranke néglige les importantes pré-décisions métahistoriques qui détermi-

⁵ *Man on His Past. The Study of the History of Historical Scholarship*, Cambridge 1955; voir aussi Hermann WESENDONCK, *Die Begründung der neueren deutschen Geschichtsschreibung durch Gatterer und Schloezer*, Leipzig 1876.

nent l'histoire rankéenne⁶. Elle souligne également trop l'influence que le concept rankéen d'une science de l'histoire (*Geschichtswissenschaft*) exerça sur la profession d'historien au dix-neuvième siècle, en Allemagne et ailleurs. Butterfield a une conception trop restreinte du principe vital de l'historiographie moderne, lorsqu'il la voit comme un développement de la méthode philologique critique. En considérant Schlözer et surtout Gatterer comme historiens selon la méthodologie critique, il leur fait trop d'honneur, mais oublie combien ils ont contribué, dans un tout autre sens, en posant des questions, encore s'il s'agit de questions très rudimentaires, concernant les aspects d'une histoire comparative et sociale que, suivant l'orientation du dix-neuvième siècle, on trouvait alors non-historiques.

Il faut considérer Göttingen comme une université en état de transition, entre le genre d'établissement décrit par Turner, fondé sur des valeurs collégiales, et le genre nouveau, adhérant aux valeurs disciplinaires.⁷ De plusieurs façons, Göttingen annonce l'université du dix-neuvième siècle et le concept qu'avait ce siècle de la profession d'historien; néanmoins, elle en est très différente, et les études qu'elle favorise le sont aussi. Il ne faut pas voir en Göttingen une université moderne; cependant, elle représente un effort intelligent de créer une université nouvelle. L'université allemande convenait à la structure corporative de la société moderne allemande à ses débuts. Les universités étaient alors petites. La faculté de théologie les dominait et soutenait l'orthodoxie dans l'enseignement de la philosophie et des humanités. La fragmentation de l'Allemagne se reflétait dans l'université allemande, puisque même les petits états fondaient leur propre université afin de préparer leurs fonctionnaires. Le fait que chaque université était une corporation autonome recrutant sa propre faculté mettait l'accent sur le caractère collégial de l'institution, et renforçait une politique de recrutement qui soulignait moins la réputation gagnée dans la discipline que l'harmonie intérieure de l'établissement, à mesure que bon nombre de personnes participant activement à la vie professionnelle, politique et religieuse de la société environnante étaient appelés aux postes universitaires. Généralement, les universités étaient pauvres. Les appointements étaient maigres et les professeurs ajoutaient à leurs tâches académiques des fonctions supplémentaires dans la ville. Plus grave encore, l'université ainsi constituée était incapable de se renouveler; l'instruction qu'elle offrait devenait de plus démodée, incapable de répondre aux besoins du nouvel état administratif résultant du Traité de Westphalie. L'université perdait de plus en plus sa raison d'être sociale et éducatrice. Leibniz et Pufendorf croyaient que l'université était destinée à disparaître.⁸ Les effectifs allaient diminuant du petit nombre d'un peu plus de quatre mille étudiants par an, entre 1700 et 1750, à un peu moins de trois mille étudiants en 1800, dont un quart, approximativement, à l'université réformée de Göttingen, un quart à celle de Halle.⁹ Les familles aristocrates, désireuses de préparer leurs fils à la vie publique, s'adressaient aux *Ritterakademien*, qui combinaient la préparation dans les arts pratiques avec la culture des grâces sociales – et le sport. Le nouvel esprit scientifique se manifestait dans les académies établies aux dix-huitième siècle comme centres de recherche.¹⁰ Les universités de Göttingen et de Halle représentent un effort conscient de raviver les universités et de les rendre plus aptes à répondre aux besoins de l'époque.

Les deux universités, Halle, fondée par l'état prussien en 1694, en partie afin d'empêcher la migration des étudiants des pays prussiens vers les universités étrangères à la monarchie, surtout

⁶ Cf. Hayden WHITE, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore 1973.

⁷ TURNER (voir n. 3); voir aussi HAMMERSTEIN (voir n. 2) et Karl HUNGER, *Die Bedeutung der Universität Göttingen für die Geschichtswissenschaft am Ausgang des 18. Jahrhunderts*, Berlin 1933.

⁸ Cf. Notker HAMMERSTEIN, *Zur Geschichte der Deutschen Universität im Zeitalter der Aufklärung* (voir n. 2).

⁹ TURNER (voir n. 3), II p. 498 et 504.

¹⁰ KRAUS (voir n. 1).

à Leipzig et à Jena; et Göttingen, fondée par la monarchie hanovrienne en 1734, avaient une raison d'être explicite et pratique, soit, la préparation des fonctionnaires pour l'Etat. L'effort de mettre l'université au diapason du mouvement intellectuel du siècle des Lumières était plus intense à Göttingen qu'à Halle qui était devenue un centre de dévotion piétiste. On doit se garder d'exagérer l'aspect moderne des deux universités, et spécifiquement leur ressemblance avec le type d'université créé par Wilhelm von Humboldt à Berlin après 1810. Néanmoins, il y a rupture, particulièrement marquée à Göttingen, avec l'ancienne université liée aux traditions corporatives. Le cadre politique, à l'époque de la fondation des deux universités, ne doit pas être oublié: la tentative de la monarchie prussienne de créer un état efficace, administrativement centralisé, la structure plus complexe de la Principauté de Hanovre – personnellement réunie à la Grande Bretagne – dans laquelle les états corporatifs partageaient la responsabilité gouvernementale avec une administration dont l'importance allait grandissant. Dans l'état hanovrien, encore plus qu'en Prusse absolutiste, l'aristocratie participait aux affaires de l'état en coopérant avec une bourgeoisie en corporations. A Halle comme à Göttingen le droit de nommer la faculté fut enlevé aux mains des professeurs et confié à celles de l'état. En ce qui concernait les nominations, les institutions corporatives étaient donc sans suffrage. Dans le cas de Göttingen, les nominations étaient sévèrement contrôlées par Gerlach Adolf von Münchhausen, depuis 1734 jusqu'à sa mort en 1770; et au cours des deux générations suivantes jusqu'en 1810 par Ernst Brandes, et ensuite par son fils, Georg Brandes. Münchhausen, fondateur et curateur de la nouvelle université de Göttingen, et plus tard premier ministre de Hanovre, cherchait à établir une université financièrement viable, profitable parce qu'elle attirerait les étudiants surtout d'ordre aristocratique de partout en Allemagne et ailleurs. Les pouvoirs de supervision encore retenus par la faculté théologique à Halle furent supprimés. Comme à Halle, on accorda une importance particulière à la faculté, totalement libérée alors de tout contrôle théologique, afin de fournir l'instruction amplement libérale exigée par la noblesse.¹¹ La Faculté des Lettres, dont les cours dans les anciennes universités avaient été réduits au rang de stage préparatoire aux études légales et théologiques, fut renforcée. Afin d'attirer une faculté distinguée, la liberté d'instruction fut garantie. Tous les professeurs d'université, non seulement les professeurs titulaires (*Ordinarién*) étaient, comme à Halle, exempts de la censure de l'état. Seule l'université avait le droit de censurer les livres publiés à Göttingen. Si, au passé, on avait conçu l'université comme un lieu d'enseignement où le nombre et l'importance des cours laissaient peu de temps à la recherche, maintenant c'était la recherche qui primait tout. Aux professeurs on demandait moins d'heures d'enseignement et davantage de publications, et on les recrutait de partout en Allemagne sur la foi de leur réputation d'écrivains connus pour leurs contributions savantes. Un journal de recherches important, les »Göttingischen gelehrten Anzeigen«, fondé relativement tôt, offrait une revue critique de la littérature savante et scientifique internationale. Göttingen possédait non seulement une université mais aussi une académie de recherches, la »Königliche Societät der Wissenschaften«, fondée en 1751, dont beaucoup d'historiens étaient membres. L'université concourait efficacement avec d'autres établissements en offrant des appointements élevés et des conditions favorables à l'enseignement et à la recherche, comprenant des subventions pour la recherche et pour les voyages. L'insistance sur une ambiance de tolérance religieuse, même si elle était protestante, avantageait les historiens dans la mesure où les études théologiques ne se poursuivaient plus du point de vue du dogme, mais de plus en plus selon l'optique de l'histoire. En plus des cours d'histoire suivis dans la Faculté de Droit, on créa, pour la première fois, des chaires d'histoire, quoiqu'on continuât à faire nominations conjointes pour l'enseignement de droit, de science politique et d'histoire. Sous la présidence de Gatterer, un

¹¹ HAMMERSTEIN (voir n. 2 et 8).

Institut d'Histoire, le premier dans une université, fut organisé, aux fins de pourvoir à la préparation technique d'historiens dans les diverses sciences auxiliaires.¹²

Néanmoins, il ne faut pas exagérer le caractère moderne de cette université. Elle correspondait à l'organisation politique de Hanovre, état où, comme nous l'avons fait remarquer, le gouvernement central partageait le pouvoir avec six états corporatifs différents, dans chacun desquels la noblesse terrienne avait un rôle important à jouer. Il est possible que le caractère bourgeois de l'université ait été trop souligné. A une époque où l'administration du royaume de Hanovre se faisait de plus en plus aristocrate, l'université fonctionnait comme stade préparatoire à la noblesse.¹³ Il n'est pas surprenant qu'un des premiers bâtiments projetés à Göttingen fût le *Reitstall* (les écuries). Le nombre de grands aristocrates parmi les effectifs estudiantins demeurait élevé au cours du dix-huitième siècle. La recherche se subordonnait toujours à l'enseignement. Les publications les plus fréquentes étaient encore les manuels écrits par les professeurs à l'usage de leurs cours. Derrière la liberté obtenue par l'abolition de la censure se conservait une attitude commune, renforcée en partie par un système très prudent de nominations, qui interdisait toute déviation trop évidente de la perspective religieuse ou politique.¹⁴ On s'efforçait de nommer des protestants affranchis du dogmatisme orthodoxe, pourtant exempts du scepticisme religieux des rationalistes et déistes français ou britanniques. Du point de vue politique, quoiqu'il s'agît de deux perspectives très différentes, l'une représentée par la croyance qu'avait Schlözer dans l'efficacité d'un absolutisme bureaucratique éclairé, l'autre par le souci de Spittler de préserver les *Landstände*, on était généralement d'accord concernant la réalisation de réformes politiques dans le contexte de l'ordre établi. L'attitude de la faculté à Göttingen différait à la fois de celle des universités plus anciennes, et de celle des intellectuels en France ou en Grande Bretagne. Là où, dans les anciennes universités, la faculté était relativement isolée de la fonction publique, et là où en France les historiens aussi bien que les philosophes et les spécialistes des sciences morales et politiques s'opposaient ouvertement aux conditions sociales et politiques de l'époque, les professeurs de Göttingen s'identifiaient avec l'ordre social et s'intégraient de près à la société monarchique. Peu d'entre eux occupaient une situation de responsabilité politique, comme Spittler lorsqu'il eut quitté Göttingen pour prendre un portefeuille ministériel dans le gouvernement de son pays d'origine au Wurtemberg. Pourtant plusieurs devenaient conseillers royaux et travaillaient comme consultants en liaison étroite avec le gouvernement de Hanovre.

Il est inexact de parler d'une école de Göttingen, les diversités entre les différents historiens étant trop marquées. Il faut également distinguer entre plusieurs générations d'historiens. Le premier groupe, composé de ceux nommés à l'époque de la fondation de l'université, Georg Christoph Gebauer (1690-1773), Johann Jacob Schmauss (1690-1757), Johann David Köhler (1684-1755), nous intéressent moins dans la mesure où ils suivaient toujours les voies traditionnelles. Plus significatifs, en ce qui nous concerne, il soit Johann Christian Gatterer (1729-1799), successeur de Köhler en 1759; August Ludwig Schlözer (1735-1809), appelé à l'université en 1769; Ludwig Timotheus Spittler (1752-1810), nommé en 1779; et Arnold Hermann Ludwig Heeren (1760-1840), successeur de Gatterer en 1799. Ceux-ci à leur tour doivent être étudiés comme faisant partie d'un plus large ensemble de savants orientés vers l'histoire, comprenant les théologiens néologistes, Johann Lorenz Mosheim (1694-1755), et son disciple Johann David

¹² Johann Stephan PÜTTER, *Versuch einer academischen Gelehrten-Geschichte von der Georg-Augustus-Universität zu Göttingen*, Göttingen 1765, p. 273-275.

¹³ Charles E. McCLELLAND, *The Aristocracy and University Reform in Eighteenth-Century Germany*, dans: Lawrence STONE, éd., *Schooling and Society, Studies in the History of Education*, Baltimore 1976, p. 146-173.

¹⁴ Luigi MARINO, *I Maestri della Germania. Göttingen 1770-1820*, Torino 1975.

Michaelis (1717–1791), le mentor de Schlözer, qui considérait la Bible comme un document historique nécessitant une exégèse philologique; Johann Gesner (1691–1761) et dans la génération suivante Christian Gottlob Heyne (1729–1812) qui apporta un esprit critique analogue à l'examen de l'antiquité grecque et romaine; le juriste Johann Stephan Pütter (1725–1807), contemporain de Schlözer et Spittler, et Gustav Hugo (1768–1822), qui rompit avec la tradition immobiliste de la loi naturelle et chercha à fonder la jurisprudence sur une base historique.¹⁵ En dépit de différences fondamentales de perspective, ce qui unit ces savants c'est leur conception historique des phénomènes humains, et leur point de vue critique vis-à-vis de l'examen du passé, leur désir d'établir celui-ci sur une base solide de faits précis, et de libérer la tradition d'éléments qui ne soutiendraient pas le regard d'une raison qui postule que le réel possède ses propres lois. La contribution la plus significative des intellectuels de Göttingen à l'étude de l'histoire consisterait peut-être dans l'intégration de plusieurs tendances fort distinctes dans la pensée et la recherche au dix-huitième siècle.

Nous allons identifier plusieurs de ces tendances. Une des premières, c'est l'effort grandissant dans la composition de l'histoire, partout en Europe mais plus particulièrement en France et en Grande Bretagne, de combiner l'érudition avec l'éloquence et l'analyse critique. Il est difficile d'indiquer ici des influences spécifiques. Mais les historiens de Göttingen étaient tous au courant des études historiques françaises et britanniques. Les périodiques, tels que la »Allgemeine Historische Bibliothek« de Gatterer et son »Historisches Journal«, mais aussi les »Göttingische gelehrte Anzeigen« examinaient attentivement la littérature anglaise, française et italienne. On lisait beaucoup Voltaire, ainsi que Hume, Gibbon et Robertson. On soulignait la nécessité d'écrire l'histoire d'une manière susceptible de plaire au grand public, en évitant le style sec et pédant de la pédagogie érudite traditionnelle. Ici, Voltaire et les historiens britanniques servaient de modèles, imités mais rarement avec succès par les historiens de Göttingen. Très peu de l'historiographie de Göttingen est narrative. Si Spittler et Heeren développent une prose plus souple, Gatterer, Pütter et Schlözer, mais aussi Spittler lui-même dans son texte sur les états européens, perpétuent le style plus ancien des compendia savants. L'attitude envers Voltaire n'est pas sans ambiguïté. Gatterer et Schlözer l'accusent d'être superficiel et pas assez exigeant en matière de preuves.¹⁶ Pourtant il reflète des vues historiques d'une envergure autrement plus grande que la simple présentation annaliste de faits politiques. »L'histoire«, écrit Schlözer, »n'est pas seulement la biographie de rois, la liste chronologiquement exacte des mutations dans l'ordre des trônes, des guerres, et des batailles. Nous autres allemands, nous écrivions toujours l'histoire avec aussi peu d'élégance il y a un demi siècle, jusqu'à ce que les britanniques et les français nous réveillent au moyen d'exemples supérieurs.«¹⁷ Il faut concevoir l'histoire en termes culturels et sociaux plus larges, sans pour autant perdre de vue le rôle central joué par la politique.¹⁸ Il faut chercher la connexion intérieure des événements. Sous ce rapport, on ne peut pas trop exagérer l'importance de l'effet de »L'Esprit des Lois« de

¹⁵ Pour une étude de ce groupe de chercheurs, voir MARINO (n. 14) et Peter Hanns REILL (n. 1).

¹⁶ Cf. J. C. GATTERER, Zufällige Gedanken über die Verdienste der Teutschen um die Historie, dans: Allgemeine historische Bibliothek, t. 9 (1769), p. 53; aussi »Vorrede« au Historisches Journal, I. Theil 1772; A. L. SCHLOEZER, Vorstellung seiner Universalhistorie, t. 1, Göttingen et Gotha 1772, p. 1. Cf. Otto DANN, Voltaire und die Geschichtsschreibung in Deutschland (Thesen), dans: Peter BROCKMEIER et al., Voltaire und Deutschland, Stuttgart 1979, p. 463–468; voir aussi H. A. KORFF, Voltaire im literarischen Deutschland des XVIII. Jahrhunderts, 1. Halbband, Heidelberg 1971, p. 341–371.

¹⁷ Theorie der Statistik. Nebst Ideen über das Studium der Politik überhaupt, 1. Heft, Göttingen 1804, p. 92.

¹⁸ Schlözer poursuit, *ibid.* que l'histoire doit considérer si une »nation . . . a été heureuse ou malheureuse, comment son agriculture, son commerce et son alimentation ont été constitués, si le gouvernement a modifié avantageusement ou désavantageusement sa jurisprudence ou ses finances«.

Montesquieu. Il y a plusieurs aspects marquants de l'oeuvre de Montesquieu: tout d'abord son effort, non seulement de saisir »l'esprit« d'une époque, mais d'identifier les facteurs spécifiques, matériels, tels que la géographie et le climat, aussi bien que les éléments sociaux et historiques qui déterminent un ordre politique; deuxièmement, la reconnaissance de la diversité des traditions politiques; en troisième lieu, le rôle central joué par les constitutions; enfin, la préférence donnée à la monarchie constitutionnelle, telle que celle de la Grande Bretagne, idéalisée par Montesquieu, qui maintiendrait l'équilibre entre l'autorité royale, l'intégrité des institutions juridiques, et la participation des assemblées traditionnelles au gouvernement des états. C'est cette union, de ton rationaliste, de la tradition avec la diversité qui suscite la sympathie des historiens de Göttingen, désireux de combiner une réforme éclairée avec le sentiment d'un héritage historique. Sans aucun doute, cette dernière tendance trouvait ses racines dans la situation politique allemande et n'avait aucun rapport direct avec les modèles français et britanniques; pourtant ceux-ci lui fournissaient une confirmation et un appui.

Il y a un deuxième courant dans la pensée historique qui influença les historiens de Göttingen: c'est une appréciation éclairée de la nécessité de fonder l'histoire écrite sur une base solide d'évidence. Celle-ci n'est pas une idée toute neuve. Depuis Thucydide, les historiens ont fait preuve d'un esprit critique à l'égard de leurs sources, quoique la tradition qui exige une évaluation critique des documents fût créée tout d'abord par les humanistes. A l'époque des Lumières deux tendances importantes convergent, créant une attitude critique envers les sources. L'une se traduit par une posture plutôt sceptique à l'égard de la description de tout événement qui viole le cours normal des phénomènes naturels. L'autre, c'est la reconnaissance du fait qu'aucune histoire ne peut se composer sans utilisation de sources primaires, de préférence de documents ou de restes matériels tels que des monuments ou des monnaies, quoique les philologues classiques, en l'absence de telles preuves, dussent finir, comme nous le verrons, par évaluer des restes de mythes et de folklore. L'établissement d'une science de critique textuelle a été une entreprise internationale dont les premiers jalons furent posés par les moines bénédictins de Saint-Maur à Paris. Le père bénédictin, Jean Mabillon, dans son »De rerum diplomatica« (1681) fournit un guide systématique à l'analyse critique des documents (*diplomae*), qui utilise une variété de sciences à l'appui. Son coreligionnaire, le mauriste Bernard de Montfaucon, auteur d'une »Paléographie grecque« (1709), se servit de ces outils pour établir l'archéologie classique sur une base solide. Le travail des mauristes fut repris par l'Académie des Inscriptions fondée par Colbert en 1663, mais devenue efficace seulement après avoir été agrandie et réorganisée en 1701. Mabillon et Montfaucon tous deux avaient été membres de l'Académie. Suivant les directions suggérées par les mauristes, Lodovico Antoni Muratori publia ses »Antiquités médiévales italiennes« (1738-1742), et ses »Annales italiennes« (1744-1749). L'Allemagne demeurait retardataire. Néanmoins, des tentatives isolées se produisaient, telles les »Reichsannalen« de Leibniz, des débuts de la période médiévale, et les éditions de documents bavarois et palatins par les académies de Munich et de Mannheim.¹⁹

C'est à Göttingen surtout qu'on prenait au sérieux les principes d'une histoire fondée sur une documentation évaluée par la critique, quoique comme nous le verrons, on ne les respectât qu'imparfaitement. Gatterer, dans son Institut d'Histoire²⁰ organisé en 1764, chercha à créer une institution qui d'une certaine manière annonce les séminaires futurs, dans laquelle on pût soumettre à une critique systématique, au cours de séances hebdomadaires, l'application des sciences auxiliaires à l'étude de l'histoire. Pourtant le *geistige Band* manquait à la critique textuelle. Les mauristes avaient appuyé sur l'art, sur les principes de la critique externe qui établit l'authenticité des sources. Une fois acceptées comme incontestables, ces mêmes sources

¹⁹ KRAUS (voir n. 1) aussi Peter FUCHS, *Palatinatus Illustratus. Die historische Forschung an der kurpfälzischen Akademie der Wissenschaften, Mannheim 1963.*

²⁰ PÜTTER (voir n. 12) p. 273-275.

acquéraient aussitôt une valeur de vérité immédiate. On laissait parler les documents. La rhétorique et l'éloquence étaient sacrifiées à l'érudition. Muratori avait tenté de dépasser ces limites consciemment, en démontrant que même les compte-rendus contemporains apparemment dignes de confiance pouvaient contenir des altérations tendancieuses, et en cherchant à réunir l'érudition méticuleuse au bon style littéraire.²¹ Dans le contexte allemand, la philologie classique et biblique partiellement enracinée dans l'érudition hollandaise du dix-septième siècle, suggérait qu'on devait examiner un texte non seulement afin d'établir son contenu exact, mais aussi afin de déterminer son sens. Ainsi la philologie conduisait à l'herméneutique, à l'exégèse des textes. Pour les philologues bibliques et classiques à Göttingen, pour Mosheim et Michaelis aussi bien que pour Gesner et Heyne, un document doit être compris dans son contexte historique. De la sorte, le chercheur, en examinant un texte, doit inévitablement faire face à l'esprit de l'époque. Ce qui fait qu'on échappe à l'antiquarisme, vers un élargissement de l'enquête à partir des faits, dans le sens des cadres sociaux et culturels qu'il redevient utile d'étudier à la lumière des mythes, de la poésie et de l'art. Ce n'est pas un accident que tous les historiens de Göttingen, à l'exception de Heeren, soient venus à l'histoire par les voies de la théologie, et Heeren, comme Ranke, avait été spécialiste de la philologie classique. Ce désir d'interpréter les faits dans leur contexte facilite la transition depuis les compilations volumineuses de la vieille génération, telles que les *Annales de Brunswick* de Leibniz, ou les cinquante volumes du *Teutsches Staat-Recht* de Jacob Moser,²² à la succincte *Reichshistorie* de Pütter ou *l'Histoire de Wurtemberg* en un volume de Spittler, qui tentent de se faire un chemin à travers la richesse de la documentation afin d'établir une ligne de développement continue dans une matière conçue comme unité historique.

Ainsi il se construit une voie d'approche qui, comme le suggère Herbert Butterfield, conduit les historiens de Göttingen au seuil de l'histoire développementale et critique pratiquée par Niebuhr et Ranke.²³ Il ne faut point, cependant, en exagérer la continuité ni en ce qui concerne la méthode, ni en ce qui concerne le concept historique. L'insistance de Gatterer sur la méthode critique demeure plutôt à l'état de programme. Ses manuels sur l'histoire mondiale ne vont guère plus loin que l'âge classique de l'antiquité, et pour les premières époques se fient sans questions à la Bible et à Homère. Schlözer traite la Bible comme poésie sacrée, et en commençant son histoire à partir de Moïse refuse de soumettre les origines premières à l'enquête historique. Pourtant, pour la période post-mosaïque, Schlözer, lui aussi, accepte plus ou moins sans critique les livres historiques de la Bible, aussi bien que le témoignage des vieux historiens grecs et latins. Schlözer combine l'analyse textuelle et la méthode critique philologique de la façon la plus heureuse dans son édition critique des annales du moine Nestor écrites au dixième siècle, jetant ainsi les bases d'une étude savante du Moyen Age en Russie.²⁴ Cependant, pour la période moderne Schlözer, Spittler, Pütter et Heeren ne trouvent pas encore nécessaire de consulter les archives, de toute manière rarement accessibles au chercheur à l'époque, mais s'en rapportent aux sources imprimées.

A ce stade, nous devrions probablement distinguer entre deux orientations très différentes dans l'historiographie de Göttingen, la première tournée vers l'historisme des années à venir, quoique encore fondamentalement distincte de ce qu'il sera, l'autre ouvrant la perspective vers une histoire tout à fait différente, que la majorité des historiens professionnels du dix-neuvième siècle n'adoptèrent point, et qui envisage la formation historique moins du point de vue du changement, que de celui de la composition sociale.

²¹ Cf. Eduard FUETER, *Geschichte der Neueren Historiographie* 3e éd., München et Berlin 1936, p. 319.

²² Pour Moser, voir Reinhard RÜRUP, *Johann Jacob Moser. Pietismus und Reform*, Wiesbaden 1965.

²³ BUTTERFIELD (voir n. 5) p. 61.

²⁴ *Probe russischer Annalen*, Bremen et Göttingen 1768. Nestor. *Russische Annalen in ihrer Slavonischen Grundsprache verglichen, übersetzt und erklärt*, 5 vols., Göttingen 1802-1809.

Ni l'une ni l'autre de ces deux tendances ne sépare les croyances politiques des études historiques. Pour l'une comme pour l'autre, l'histoire avait une fonction pragmatique d'appareil facilitant la compréhension de l'ordre politique de l'époque, aussi bien que de guide vers une action politique intelligente. Pour la première de ces tendances, cependant, la légitimation de l'ordre établi devait se fonder sur la tradition, sur le droit historique; pour la seconde, cette légitimation se trouvait en grande partie déjà dans les principes généraux de la politique, qui, seulement dans un sens restreint, ont leurs racines dans le passé, mais se justifient par une organisation rationnelle des affaires humaines. Ces tendances s'ouvrent sur un champ beaucoup plus étendu de réalités sociales et politiques, comprenant l'économie et la société, et traduisant l'intérêt des historiens dans un état administrativement bien organisé. La première tendance avait comme ses plus importants adhérents Pütter, Spittler et Hugo; la deuxième, Achenwall, Gatterer et avant tout, Schlözer, et plus tard, dans un sens fort modifié, Heeren. Si nous consacrons davantage d'espace à la deuxième, ce n'est pas parce qu'elle possède une signification plus grande pour l'histoire de l'époque, mais parce qu'elle présente une variante plus distincte des formes traditionnelles des études historiques.

L'importance de Pütter, comme celle de Möser, réside en grande partie dans sa contribution à l'idée qu'il faut envisager le droit et le gouvernement du point de vue historique. Pütter n'a aucune prétention d'être réformateur. Fondamentalement, il accepte la constitution du Reich, mais il cherche à en expliquer les origines à travers l'histoire. Ainsi, il introduit deux notions importantes. D'une part, la préoccupation critique des sources, le besoin de fonder le droit actuel sur des documents dignes de foi. D'autre part, le principe de sélection des données qui permet à l'historien et au juriste de dominer le chaos des événements et des institutions, chaos qui, comme nous l'avons vu, avait empêché J. J. Moser d'introduire des critères intelligents dans la masse de renseignements accumulés au cours de ses études de droit. Le travail de Pütter reçoit sa structure grâce à l'organisation constitutionnelle du Reich allemand et ses parties constituantes. Il n'y attache d'importance ni à la liste chronologique de dynastes, ni à la succession de guerres. Il prend comme point de mire l'histoire domestique, une histoire très spécifique, soit, celle du Reich conçue comme histoire de son système juridique; et la raison d'être de cette histoire est d'expliquer «l'état actuel, et comment l'Allemagne a obtenu sa constitution.»²⁵ Il s'y préoccupe peu de la population, s'intéressant plutôt aux institutions, aux gouvernements, aux assemblées, aux cours de justice. Le point de vue de Pütter, bien qu'il soit fils d'une famille de marchands, est aristocrate. Il ne tient aucun compte du peuple comme facteur historique. Ainsi, il néglige également les aspects de la société et de l'économie, de l'opinion publique et même de l'administration qui intéressent ses contemporains. Pour lui, l'important, ce sont les institutions, spécifiquement les systèmes judiciaires et constitutionnels. Pütter est un traditionaliste convaincu. En dépit des résultats négatifs du Traité de Westphalie pour l'autorité du Reich, il demeure persuadé, même jusqu'en 1788, dans ses «Origines historiques de la constitution politique présente du Reich allemand», que la constitution du Reich reste viable. En limitant le pouvoir des gouvernants par l'intermédiaire des *Landstände*, et en établissant des restrictions judiciaires, il s'opposerait au despotisme plus efficacement que n'importe quel autre état européen.

Fondamentalement, Ludwig Timotheus Spittler partage cette foi dans le *gute alte Recht* mais se révèle beaucoup plus sensible aux éléments de transformation, et à la participation active de groupes populaires moins restreints, qu'il considère non plus, comme Pütter, comme de simples

²⁵ Johann Stephan PÜTTER, *Vollständiges Handbuch der Teutschen Reichshistorie*. 2^e éd., Göttingen 1772, p. 1-2; *Historische Entwicklung der heutigen Staatsverfassung des Teutschen Reichs*, Göttingen 1788, vol. II, p. 168-169, vol. III, p. 229. Sur Pütter, voir Wilhelm EBEL, *Der Göttinger Professor Johann Stephan Pütter aus Iserlohn*, Göttingen 1975; aussi F. FRENSDORF, Johann Stephan Pütter, dans: *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 26, Leipzig 1888, p. 749-777.

sujets, mais comme collaborant plus étroitement au processus politique.²⁶ Spittler réussit à associer un point de vue historique traditionaliste à un engagement politique nuancé de libéralisme. Comme Pütter, il adopte des critères de sélection qui lui permettent d'introduire dans la substance historique de l'ordre et de la structure. Au cœur de ses préoccupations de chercheur et d'être politique, il y a l'arrivée au pouvoir du »Bürgertum«. Spittler avait peu de sympathie pour la jurisprudence abstraite. Comme Pütter, il souligne les racines historiques et le développement continu de la constitution moderne en Allemagne. Parce qu'il faut fonder le droit sur la tradition, la légitimité de ce droit doit se fonder sur des accords historiques. D'où l'examen critique des documents. Le développement historique, cependant, ne demeure pas à l'état d'arrêt, mais répond aux besoins matériels des temps changeants. Spittler consacre peu d'attention au Reich. La liberté, croit-il, s'est établie le plus fermement dans certains états allemands moyens, où le pouvoir des princes a été limité, depuis des siècles, par l'existence de »Landstände« actifs, et où, surtout au Württemberg, la classe moyenne occupe une situation importante. Ce n'est donc pas le Reich qui se place au cœur des préoccupations de Spittler, mais l'histoire locale, l'histoire de son pays d'origine, le Württemberg, et de son pays d'adoption, le Hanovre.²⁷ Voilà ce qui donne à son histoire sa structure. Spittler fait la critique de l'histoire locale existante des deux états; elle ressemble à un »cimetière«, une accumulation de naissances et de morts de personnes plutôt aristocrates,²⁸ une liste d'offices, au lieu d'une histoire intégrée autour d'un thème central, soit, le développement des institutions constitutionnelles. La question à poser, dans l'histoire de chaque état européen, c'est »comment et quand s'est développé le tiers état, comment se sont établies les relations entre les états et quelles ont été les relations de ces états avec le gouvernement?«²⁹ Muni de ce thème central, Spittler prend les dix-huit volumes de documents sur l'histoire du Württemberg réunis par l'archiviste Sattler, et en extrait un mince livre de quelques trois cents pages,³⁰ combinant l'usage de la documentation avec une éloquence littéraire qui fait contraste avec le style aride des vieux écrits érudits, surtout ceux de Pütter. Au cœur de la croissance de la liberté civique dans les deux états, il y a l'apparition des villes, et avec elles, celle des arts et métiers, au Württemberg le déclin de l'importance politique des nobles, l'élimination du servage, la création d'un contrat solidement garanti, le »Tübinger Vertrag«, établissant les relations entre les *Landstände* et le gouvernement pendant des siècles à venir. Si complexe qu'elle soit, remarque Spittler, la constitution hanovrienne demeure »un beau monument«³¹ qui est non seulement efficace mais capable de se réformer. Vis-à-vis de la révolution en France, Spittler comprend le besoin de réformes réelles dans la monarchie hanovrienne, où il réside à l'époque. Il se montre sympathique envers les doléances des paysans, il réclame l'abolition du privilège fiscal des aristocrates, et cherche à

²⁶ Voir JOIST GROLE, *Landesgeschichte in der Zeit der deutschen Spätaufklärung. Ludwig Timotheus Spittler (1752–1810)*, Göttingen 1963, p. 13; aussi ERIC JEWELL STREIFF, *The Politics of Enlightenment Historiography, Studies in the Development of Historical Thought in France, Scotland, and Germany During the Later Eighteenth Century*. Ph. D. Dissertation, Yale 1969, p. 176–184, voir FRANZ UHLEWETTER, *Staatsdenken und England-Verehrung bei den frühen Göttinger Historikern*, Diss. Marburg 1956.

²⁷ L. T. SPITTLER, *Geschichte Wirtenbergs unter der Regierung der Grafen und Herzoge*, Göttingen 1783; *Geschichte des Fürstenthums Hannover seit den Zeiten der Reformation bis zu Ende des 17. Jahrhunderts*, Hannover 1786; aussi dans: *Sämtliche Werke*, Stuttgart et Tübingen, 1827–1828, 15 vols.

²⁸ *Geschichte des Fürstenthums Hannover seit den Zeiten der Reformation bis zu Ende des 17. Jahrhunderts*, dans: *Sämtliche Werke*, t. 6, p. 13.

²⁹ *Entwurf der Geschichte der Europäischen Staaten*, dans: *Sämtliche Werke*, t. 3, p. 5.

³⁰ CH. FR. SATTLER, *Geschichte des Herzogthums Württemberg*, 18 vol., Tübingen 1757–1783; aussi *Allgemeine Geschichte Württenbergs und dessen angränzender Gebiete*, Frankfurt et Leipzig 1764, 5 vols.

³¹ *Geschichte des Fürstenthums Hannover* (voir n. 28), *Sämtliche Werke* 6.

renforcer les institutions représentatives des Landstände contre le pouvoir de la commission exécutive.³² Il croit à l'existence de «droits fondamentaux» (*Urrechte*) auxquels tout être humain peut pleinement et également prétendre.³³ Il comprend la nécessité d'élargir la base de représentation, et veut même étendre le suffrage, mais non le droit de servir, sans qualification, dans la fonction publique, à tous, hommes et femmes, quel que soit leur statut réel.³⁴

En même temps, il s'effraie des événements en France. Dans sa vaste tentative de passer en revue l'histoire des états européens,³⁵ il se déclare inconditionnellement pour les Britanniques contre les révolutionnaires américains, et pour le roi en France. Il traite les événements en France comme une conspiration des classes aisées. Son affirmation des droits historiques et de la croissance organique des états paraît superficiellement semblable à celle de Edmund Burke et de son ami hanovrien, Georg Brandes. Cependant, Spittler lui-même partage bien des caractéristiques de l'âge des Lumières en Allemagne. Son histoire de l'église chrétienne,³⁶ son premier ouvrage significatif, écrit dans la tradition de Thomasius, est exempt de dogmatisme et examine les églises chrétiennes en tant qu'établissements de ce monde ici-bas. C'est cet ouvrage qui obtint pour lui sa nomination à Göttingen, où Spittler se montra actif dans les loges maçonniques. Ce qui l'aliéna non seulement de la révolution française mais aussi de l'absolutisme éclairé de Joseph II, ce fut sa volonté d'appliquer les formules rationalistes à la politique et à la religion. Ces sentiments se révèlent le plus clairement dans sa défense des Assemblées des Pays-Bas autrichiens en 1787. Là il joint l'insistance sur les institutions représentatives traditionnelles à la critique pro-bourgeoise de l'aristocratie, en même temps qu'à un refus de l'absolutisme bureaucratique. Gustav I avait eu raison de violer la constitution suédoise en 1772, parce que les assemblées suédoises s'étaient opposées opiniâtrement à toute réforme constitutionnelle limitant le pouvoir archaïque de l'aristocratie. De même, la révolution danoise de 1660 avait été une tentative justifiable de la part du roi et de la classe bourgeoise, de rompre le pouvoir de la noblesse et de moderniser le pays.³⁷ En Brabant, la situation était différente.³⁸ Joseph II cherchait à établir une administration plus efficace qui aurait promu une plus grande prospérité aux dépens de la représentation bourgeoise. Mais il n'était pas question d'acheter la prospérité au prix d'une constitution qui, depuis plus de six cents ans, faisant preuve d'une grande flexibilité, protégeait les anciennes libertés de la Belgique, se dressant même contre la domination espagnole. Elle était sans doute très vieille, mais à ce fait elle devait sa beauté et sa force. Ce qui est construit selon la raison ne s'avère pas toujours historiquement viable. Rappelant Herder et annonçant les romantiques, Spittler défend la place de l'irrationnel, même de la supposée «superstition». «Car l'erreur a également ses droits.»³⁹

Pourtant, il ne faut attacher trop d'importance aux éléments romantiques chez Spittler. Son concept de continuité historique idéalise peu le passé. Ce n'est pas la société archaïque de paysans et le *gute alte Recht*, dont parle Möser, qu'il faut désirer, mais une société moderne où la classe bourgeoise joue le rôle principal, une société où les institutions représentatives traditionnelles protègent néanmoins contre les abus d'une administration trop bureaucratisée. La république française et le despotisme éclairé représentent les deux faces de la médaille. Spittler

³² Sur les opinions politiques de Spittler après la Révolution française, voir GROLLE (n. 26) p. 54-74 et STREIFF (n. 26) et SPITTLER, *Vorlesungen über Politik*, dans: *Sämtliche Werke*, t. 15.

³³ SPITTLER, *Vorlesungen über Politik*, *ibid.* p. 52-54.

³⁴ Sur l'émancipation des femmes, voir *ibid.* p. 16.

³⁵ Voir *Entwurf . . .* (n. 29).

³⁶ *Grundriss der Geschichte der christlichen Kirche*, dans: *Sämtliche Werke*, vol. 2.

³⁷ *Geschichte der dänischen Revolution im Jahre 1660*, Göttingen 1796.

³⁸ *Historische Bemerkungen über die in den Oesterreichischen Niederlanden ausgebrochenen Unruhen*, *Göttingisches Historisches Magazin*, 1 (1787), p. 714-752.

³⁹ *Ibid.* p. 748.

montre qu'il comprend l'esprit du Moyen Age, mais ne l'idéalise pas. Dans l'absence de sources dignes de confiance, il ne cherche pas à reconstruire un tableau historiquement exact de cette période. D'ailleurs, pour Spittler, comme pour Pütter, l'histoire sert moins à restaurer le passé lui-même, qu'à faire comprendre la politique du présent. Le passé qui compte pour nous commence donc seulement au début de l'ère moderne, avec l'apparition du tiers état. Cette apparition, et le développement de contraintes judiciaires, servent également de principes organisateurs dans le manuel de Spittler sur l'histoire des états européens. Spittler est exempt de tout nationalisme germanique. Il se concentre sur les petits états ou sur l'Europe, mais non sur le Reich. Il ignore le concept herderien de *Volke*, et du caractère du *Volke*. Son histoire, c'est l'histoire politique sans mélange, une histoire où la politique intérieure domine celle des affaires étrangères et militaires préférée par Ranke, et il y subordonne les préoccupations plus vastes, sociales, économiques et même culturelles.

En ce qui concerne la continuité des études historiques allemandes, Pütter et surtout Spittler sont peut-être plus importants que Gatterer, Schlözer et Heeren. Le travail de Spittler utilise un concept de société fort différent de celui de Ranke, un concept où le Bürger plutôt que l'homme éminent tient la vedette. Cependant, leur insistance sur le caractère unique et l'évolution de l'histoire confère à Spittler et à Ranke un air de parenté. Gatterer et Schlözer, au contraire, cherchent à formuler une histoire basée sur la comparaison des grandes structures sociales. Encore une fois, il ne s'agit pas de trop souligner la rupture avec les tendances générales de la pensée historique contemporaine. Gatterer et Schlözer, comme nous l'avons vu, se préoccupent de développer davantage les méthodes de recherche fondées sur l'examen critique de l'évidence. L'idée d'une collection de documents sur le passé germanique médiéval, précurseurs des *Monumenta Germaniae historica*, trouve son origine chez Gatterer. Dans des ouvrages annonçant les formulations de l'historisme moderne, Gatterer rappelle avec insistance à quel point l'historien se trouve dans une situation historique spécifique, et combien il perçoit l'histoire sous un angle particulier. « La vérité de l'histoire », écrit Gatterer, « demeure essentiellement la même . . . mais les perspectives diverses d'un grec, d'un romain, d'un moine ou d'un allemand moderne déterminent d'autres aspects encore de la vérité. » « Je suis un allemand du dix-huitième siècle », remarque-t-il.⁴⁰ Pourtant, si les phénomènes historiques peuvent être comparés inter-culturellement, l'histoire n'est absolument pas comparable avec les sciences naturelles. L'historien doit avoir un « plan », un concept philosophique selon lequel il introduit de l'ordre dans la masse des données historiques, mais son but n'est ni l'abstraction, ni la généralisation. En fait, les hypothèses, si nécessaires qu'elles paraissent à une enquête historique, sont souvent moins utiles que dans les sciences naturelles, et peuvent même nuire à la cognition historique.⁴¹ Schlözer montre l'intérêt qu'il porte à la reconstruction d'un développement historique particulier. Son *»Histoire des Allemands en Transylvanie«*⁴² ressemble à *»l'Histoire de Württemberg«* de Spittler, là où il examine le développement des libertés chez les allemands transylvaniens dans le cadre d'une charte constitutionnelle qui leur fut accordée au Moyen Age lorsqu'ils colonisèrent la région. Mais, à l'encontre de Spittler, il compare constamment la présence allemande en Transylvanie, tout en appréciant son caractère unique, avec d'autres formes de colonisation moins bienfaisantes dans l'est de l'Allemagne, et aussi avec les colonies espagnoles en France durant la période carolingienne, afin d'établir une typologie historique du phénomène de la colonisation.

⁴⁰ Abhandlung vom Standort und Gesichtspunkt des Geschichtsschreibers oder der teutsche Livius, dans: Allgemeine historische Bibliothek 5 (1768) p. 7.

⁴¹ Abriss der Universalhistorie 2, Göttingen 1773, p. 4.

⁴² Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen. Kritische Sammlungen zu derselben, 3 vols., Göttingen 1795-1797.

Gatterer, et surtout Schlözer, cherchaient à développer une histoire largement comparative, qui donnerait à l'état le rôle central, mais y rapporterait d'importants secteurs de la vie sociale et économique. Comme nous le verrons, il ne s'agit pas de trop insister sur la présence d'éléments nouveaux dans cette méthode historique. Comme Voltaire, Gatterer, Schlözer, et plus tard Heeren voulaient donner à l'histoire toute l'envergure d'une histoire universelle. Ils s'intéressaient toujours à la Grande Histoire Universelle anglaise,⁴³ commencée dès 1730 et continuée en Allemagne, mais ils la critiquaient d'être restée un amas de données, souvent choisies sans utilisation de méthodes critiques qui distingueraient entre le fait et la légende, et sans établissement de critères pour juger de l'historiquement significatif. L'édition allemande, après la parution des trente premiers volumes, continuait suivant de nouveaux principes. Schlözer écrivit le premier volume de cette édition, son Histoire nordique.⁴⁴ »Les temps sont révolus«, écrit Gatterer en 1761, »où l'on pouvait composer une histoire compliquée de guerres, de batailles, de meurtres«;⁴⁵ ou, comme le remarque Schlözer, »des biographies de rois«.⁴⁶ Ce qui importe désormais, commente Gatterer, c'est la construction d'une histoire raisonnée qui examinera les rapports entre les événements, et réduira la narration historique à ses facteurs essentiels, »la montée des états et des peuples, leurs principales mutations et leur chute, la qualité unique qui fait qu'un état ou un peuple se distingue des autres«.⁴⁷ Toutes les populations de l'histoire sont à la portée des études historiques; toutefois, seuls les peuples sont historiques qui ont eu un état, car c'est l'état qui constitue le facteur d'intégration d'une société. Les peuples primitifs qui n'avaient pas d'état, sont donc également sans histoire.⁴⁸

Pour Gatterer et Schlözer, tous deux, l'histoire, quoique axée sur l'état, n'est pas politique dans le sens restreint du mot. Plutôt, tous les aspects de la société ont un sens politique. Gatterer voulait échapper à la confusion de la scène politique. Il soupirait après la tranquillité de son bureau académique. L'histoire, selon lui, doit éviter d'être partisane, et viser »la vérité pure et authentique« (*reine lautere Wahrheit*),⁴⁹ et en même temps se laisser guider par le concept des relations universelles (*Zusammenhang*) de tout ce qui est au monde (*nexus rerum universalis*), car rien de ce qui se produit au monde n'est isolé. Tout se tient (*Alles hängt zusammen*).⁵⁰ Pour Schlözer, l'histoire et la politique sont inséparables, comme elles le sont, d'ailleurs, pour Spittler. Schlözer partage le souci de Spittler concernant la liberté de l'opinion et de la presse, l'abolition des redevances paysannes et des privilèges fiscaux de l'aristocratie, les abus de justice, mais il demeure sceptique à l'égard d'institutions représentatives qui, à l'instar des cantons suisses ou les cités allemandes ou italiennes, ou les Pays-Bas, sont gouvernées selon les intérêts particuliers d'un patriarcat. A celles-ci il préfère un état bien gouverné, même celui qui réunit les pouvoirs entre les mains d'un monarque éclairé tel que Catherine la Grande, Frédéric le Grand, ou Joseph II. Un tel état est bien gouverné seulement s'il a à sa disposition la large

⁴³ An Universal History from the Earliest Account of Time to the Present Compiled from the Original Authors, 38 vols., London 1736-65.

⁴⁴ Summarische Einleitung in die ganze Nordische Geschichte. Fortsetzung der Allgemeinen Weltgeschichte durch eine Gesellschaft von Gelehrten in Teutschland und England, 31. Theil, Halle 1771.

⁴⁵ Handbuch der Universalhistorie nach ihrem gesamten Umfange von Erschaffung der Welt bis zum Ursprung der meisten heutigen Reiche und Staaten, Göttingen 1761, p. 60.

⁴⁶ Theorie und Statistik (voir n. 17) p. 92.

⁴⁷ GATTERER (voir n. 41), Vorrede.

⁴⁸ Cf. SCHLOEZER, Theorie der Statistik (voir n. 46) p. 29-30; GATTERER, Ideal einer allgemeinen Weltstatistik, Göttingen 1773, p. 16.

⁴⁹ Historisches Journal 1. Theil (1772) p. 2-3 Vorrede.

⁵⁰ Vom historischen Plan und der daraus sich gründenden Zusammenfügung der Erzählung, dans: Allgemeine historische Bibliothek 1, (1767) p. 85.

gamme de données concernant tous les aspects de la vie nécessaire aux décisions administratives intelligentes.⁵¹

L'histoire doit s'occuper donc de l'étude des sociétés en tant qu'ensembles se rapportant à l'état. Selon Gatterer et Schlözer, l'historien aborde le passé non seulement au moyen d'une narration offrant l'image de la continuité, mais aussi en analysant la structure d'une société dans le temps. Un compte-rendu d'événements sélectionnés illustrant l'évolution de l'état doit s'accompagner d'une histoire synchronique permettant la comparaison avec d'autres sociétés⁵². Un outil-clé pour la compréhension de l'état comme entité en voie de développement, c'est la statistique. En Allemagne, la statistique a une histoire qui remonte à l'apparition de l'état administratif absolutiste à la suite de la guerre de trente ans. Ses premiers promoteurs furent Hermann Conring et Samuel Pufendorf. A elle seule, la statistique n'est pas une discipline historique, et, au début, elle n'avait aucun rapport avec la quantification. La statistique avait été conçue essentiellement comme une science politique ayant pour but la description en termes concrets, mesurables, de tout ce qui se rapporte à la composition d'un état. La statistique présuppose l'existence de l'état administratif qui refuse de voir une ligne de démarcation nette entre l'état et la société.

A Göttingen, un modèle de la statistique historique est fourni par Gottfried Achenwall, professeur de philosophie après 1748, et plus tard professeur de droit national et de politique aussi, dont les histoires composent un ensemble d'informations systématiquement organisées sur la base matérielle des états principaux, leur superficie, leur population, leurs ressources, leur géographie, leur climat, leurs institutions politiques, leur composition sociale, leur organisation militaire, leur commerce, leurs finances et impôts, leurs relations étrangères, leurs traités et alliances, et leur religion.⁵³ Par définition, la statistique historique s'applique seulement aux sociétés politiquement mûries. Les peuples sauvages, selon Gatterer, qui n'ont pas d'état, n'ont pas de statistique.⁵⁴ La méthode statistique est essentiellement fondée sur des a priori mécanistes; elle suppose que le portrait historique d'une société peut se faire en accumulant des données précises. Les méthodes qui servent pour l'histoire en général, l'examen critique des documents, servent aussi de base à l'élaboration d'informations statistiques exactes. Essentiellement, Gatterer poursuit le travail d'Achenwall. Schlözer va plus loin encore, en élargissant la base statistique de l'histoire afin d'y inclure les systèmes de base de la vie de tous les jours. Pourtant Schlözer, comme Gatterer, mais de façon plus marquée, cherche à dépasser la présentation d'un simple agrégat statistique pour aller vers ce qu'il appelle une histoire »systématique« du monde, qui étudierait chaque société comme ensemble agissant, et ainsi, au lieu d'être aveuglément cumulative, opérerait une sélection consciente. Schlözer voudrait se concentrer sur les grandes »révolutions« étudiées dans le but de comprendre l'actualité.

⁵¹ Sur Schlözer comme publiciste en politique, voir Frederike FÜRST, August Ludwig von Schlözer, ein deutscher Aufklärer im 18. Jahrhundert, Heidelberg 1928; Bernd WARLICH, August Ludwig von Schlözer 1735–1809 zwischen Reform und Revolution, Diss. Erlangen-Nürnberg 1972; Joan KARLE, August Ludwig von Schlözer. An Intellectual Biography, Diss. Columbia Univ. 1972; Ursula BECHER, Politische Gesellschaft. Studien zur Genese bürgerlicher Öffentlichkeit in Deutschland, Göttingen 1978; aussi UHLEWETTER (voir n. 26). Sur les revues historiques voir Ingeborg SALZBRUNN, Studien zum deutschen historischen Zeitschriftswesen von der Göttinger Aufklärung bis zur Herausgabe der »Historischen Zeitschrift« (1859), Diss. Münster 1968.

⁵² G. GATTERER, Einleitung in die synchronistische Universalgeschichte, Göttingen 1771; SCHLÖZER, Weltgeschichte nach ihren HauptTheilen, 1. Theil, Göttingen 1785, voir Abschnitt VI, A.

⁵³ Gottfried ACHENWALL, Abriss der neuesten Staatswissenschaft der vornehmsten Europäischen Reiche und Republiken zum Gebrauch in seinen Vorlesungen, Göttingen 1748; Geschichte der heutigen vornehmsten Europäischen Staaten im Grundrisse, 4^e éd., Göttingen 1778; Cf. Vincent JOHN, G. S. Achenwall und seine Schule. Ihre Bedeutung für die heutige Entwicklung der Statistik, München 1915.

⁵⁴ GATTERER, Ideal einer allgemeinen Weltstatistik, Göttingen 1772, p. 6.

Selon Achenwall, Gatterer et Schlözer, la statistique a une raison d'être très pratique, c'est-à-dire, qu'elle doit aider l'état dans l'administration rationnelle des affaires humaines, dans le but d'accroître le bien-être de la population en général. Pour Schlözer, donc, la statistique a une fonction libératrice. La statistique, parce qu'elle établit sur une base solide les connaissances qui dictent les décisions politiques, se montrerait incompatible avec le despotisme.⁵⁵ Pour Schlözer, cela signifie que l'homme n'est pas la victime passive des forces de l'histoire, mais qu'il forge lui-même son destin. Au fond, tous les hommes sont égaux – la création d'un seul dieu. Pratiquement, toutefois, la nature ne détermine pas ce que l'homme sera. Au cours de l'histoire, les hommes changent complètement. »De par sa nature, l'homme n'est rien«, écrit Schlözer, »pourtant il peut tout devenir selon la conjoncture (des circonstances)«. ⁵⁶ Quoique l'état se trouve au cœur de la société, et que toute »histoire sans politique produit seulement des chroniques de moine«, ⁵⁷ il faut écrire l'histoire à partir d'une idée très généreuse de la société parce qu'on peut comprendre l'histoire seulement dans un contexte social élargi. A son tour, cependant, l'histoire sociale se rapporte à l'histoire proprement dite seulement dans la mesure où elle se rattache à des événements politiques significatifs. Ainsi, Schlözer se dirige dans un sens apparemment tout moderne, soulevant des questions agitées par l'histoire sociale moderne, mais ses intentions et ses concepts demeurent liés à l'absolutisme éclairé du dix-huitième siècle. L'histoire, selon lui, doit se fonder sur une base matérielle solide. Les tremblements de terre, les catastrophes climatiques ont tous un intérêt historique, les grandes découvertes géographiques et les inventions technologiques une importance décisive.

Ce point de vue s'exprime relativement peu dans les oeuvres historiques de Schlözer telles que les diverses versions de l'histoire mondiale, qui demeurent une accumulation de détails sans cohérence et sans élégance. Son histoire narrative des Allemands en Transylvanie se concentre, comme les histoires de Hanovre et de Württemberg de Spittler, sur les transformations constitutionnelles, et, pour la plupart, néglige les facteurs sociaux. Sa première tentative d'histoire écrite, son étude du commerce et de la navigation dans le monde phénicien,⁵⁸ est centrée sur des facteurs économiques. C'est dans ses Cahiers – le »Briefwechsel meist historischen und politischen Inhalts«, et les »Staatsanzeigen« – que s'exprime l'intérêt qu'il porte à l'histoire conçue du point de vue social. Ici Schlözer se montre fasciné par les chiffres – surtout par les chiffres se rapportant au négoce et à la population. Mais le dénombrement de la population va plus loin que la reproduction des recensements ou des estimations pour une foule de cités et de pays, qui sont généralement acceptés par Schlözer sans souci de leur exactitude. Il suppose, évidemment, que les chiffres tout seuls intéressent et peuvent être utiles au citoyen qui se préoccupe de politique. Cependant, ces données se trouvent dans un contexte temporel. Il y a une tentative d'établir une série pour la croissance de la population à Zurich par intervalles allant de 1467 à 1778, et à Langensalza, de 1570 à 1779. Les registres de paroisse, les rôles fiscaux, les dossiers militaires sont fouillés afin d'obtenir des renseignements sur la structure sociale, la taille des familles, les chances de vie, et même l'alimentation, et le statut des femmes.⁵⁹ Schlözer rappelle le travail de pionnier de Süssmilch, aux débuts du dix-huitième siècle, sur l'incidence des naissances et des morts. Il publie un article fascinant de son collègue de Göttingen,

⁵⁵ *Theorie der Statistik* (voir n. 17), p. 51.

⁵⁶ *Vorstellung seiner Universalhistorie*, t. I. Göttingen 1772, p. 6.

⁵⁷ *Weltgeschichte* (voir n. 52), p. 3.

⁵⁸ *Versuch einer allgemeinen Geschichte der Handlung und Seefahrt in den ältesten Zeiten. Aus dem Schwedischen*, Rostock 1761.

⁵⁹ E. G. *Bevölkerung des löbl. Cantons Zürich, in verschiedenen Zeitaltern*, dans: *Briefwechsel* 6 (1780) p. 102-106; *Summarischer Auszug aus den Kirchenbüchern der Stadt Langensalza von 210 Jahren oder 7 Generationen (die Generationen zu 30 Jaren gerechnet)* dans: *Briefwechsel* 6 (1780) p. 146-146; voir aussi *Kirchen-Listen und Volkmenge der Grafschaft Ravensberg 1778 und 1696*, *ibid.* p. 146-150.

Schmelzer, qui présente de l'information sur les chances de vie à Rome d'après un document datant du troisième siècle, et qui les compare avec qu'on avait à Londres au dix-huitième.⁶⁰ Au-delà de ces données biologiques, Schlözer se préoccupe de séquences dans la vie journalière. Il récolte des renseignements dans les recensements suédois. Il consacre des articles dans ses revues à l'alimentation en Europe, aux mutations du régime alimentaire européen au cours des derniers trois cents ans, à la consommation de boissons en Allemagne depuis l'antiquité, à l'histoire de l'eau-de-vie et du tabac.⁶¹ »L'histoire du tabac«, écrit Schlözer, dans un article où il examine l'introduction et la popularisation du tabac en Europe, »est pour le moins un sujet aussi intéressant que l'histoire du grand Tamerlan«, ou que »l'histoire du vieil empire assyrien . . . à condition que le rapport (*Zusammenhang*) qu'a une matière historique de cause à effet avec les grandes transformations du monde soit le seul critère déterminant sa valeur historique mondiale.« Le tabac paraît dans des contextes fort divers, dans la religion, la médecine, la mode, le commerce et les impôts. Pourtant, se lamente Schlözer, les historiens ont passé le tabac sous silence, bien que son apparition dans notre continent ait »apporté une révolution plus grande que la défaite de l'invincible Armada«. ⁶² De même, personne n'a écrit l'histoire de la pomme de terre dont la disponibilité sur le marché avait une importance tellement décisive au cours des famines récurrentes en Europe; ni celle de »l'invention du feu et du verre, de l'arrivée de la petite vérole, de l'eau-de-vie et de la pomme de terre dans notre continent . . . ni celle de la substitution de la laine au lin dans notre habillement«. ⁶³ Une grande partie de la discussion sur l'alimentation dans le »Briefwechsel« dérive de sources littéraires. Cependant, Schlözer recherche des preuves quantitatives plus solides, là où elles sont susceptibles de se trouver, par exemple, des chiffres sur la consommation d'aliments à Dresden en 1778. Il reproduit des livres de comptabilité, les frais de voyage d'un comte en 1686, le budget annuel d'un émissaire au Reichstag à Regensburg – une étude du luxe en l'an 1674. Il fournit des statistiques sur les procès des sorcières dans les années 1597 à 1676. Ces données, si intéressantes qu'elles soient, constituent difficilement une histoire sociale; il s'agit plutôt d'une masse informe de faits rudimentaires. Schlözer n'a aucun concept d'une science sociale, telle qu'elle est entendue par Condorcet lorsqu'il cherche à analyser les données sociales suivant une théorie de la société et de l'histoire. Il manque à Schlözer une théorie sociale pour donner de la cohérence à ses statistiques. Il veut laisser parler les chiffres. Il lui manque presque entièrement une appréciation de la vie culturelle et intellectuelle qui joue un rôle tellement central dans la tentative voltairienne de définir l'esprit d'une époque. Schlözer se concentre beaucoup plus intensément sur les aspects matériels, donc plus facilement mesurables, de la vie. De ce fait, il demeure un abîme profond entre la vision du monde de Schlözer, qui n'en voit que le côté mesurable, et la quête de Herder d'un esprit des nations conçues comme corps organiques, une différence qu'exprime la critique que fait Herder de l'histoire universelle de Schlözer lorsqu'il caractérise celle-ci comme une réduction tabulaire à laquelle il manque tout sens de diversité et de continuité.⁶⁴ Mais la

⁶⁰ Anzeige einer Entdeckung altrömischer Mortalitäts-Listen aus einer Urkunde des dritten Jahrhunderts, dans: StatsAnzeigen 9 (1786) p. 178.

⁶¹ E. G. Vom Durst der alten Deutschen, dans: Briefwechsel 8 (1781) p. 153–172; Revolution in der Diät von Europa seit 300 Jaren; Wiederabdruck einer 1768 von Prof. LEIDENFROST veröffentlichten Abhandlung, dans: Briefwechsel 8 (1781) p. 93–120; Erfindungsgeschichte des Branntweins, dans: Briefwechsel 7 (1780) p. 3–14, Wiederdruck einer 1725 erschienenen Abhandlungen von Gottlieb SAMUEL, Erste Bekanntwerdung des Tobaks in Europa, besonders in Deutschland, dans: Briefwechsel 3 (1778) p. 153–165. Voir aussi les notes de Schlözer pour ses conférences sur l'alimentation dans: Schlözer Nachlass, Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen II,2, 19.

⁶² Erste Bekanntwerdung . . . (voir n. 61) p. 153–154.

⁶³ Weltgeschichte nach ihren HauptTheilen, Göttingen 1792, p. 70–71.

⁶⁴ Voir la critique faite par HERDER de Universalgeschichte vol. 1 dans Frankfurter Gelehrte Anzeigen 60, 28. Juni 1772, p. 473–478, également Sämtliche Werke XV. Sur la controverse entre Herder et Schlözer,

vision de Herder viole ce qu'un Schlözer plus terre-à-terre estime la condition nécessaire d'une étude bien fondée de l'état et de la société dans le contexte historique, soit, l'établissement de données sûres et exactes. Ces données elles-mêmes garantiraient l'existence d'un gouvernement éclairé.⁶⁵

Les questions soulevées par Schlözer ont été soulevées ailleurs aussi. Dans le «Göttingische Historische Magazin», publié conjointement par Spittler et Meiners, celui-ci cherche à fournir une base à l'anthropologie historique. Dans un article après l'autre, Meiners traite comparative-ment les aspects du comportement journalier, l'alimentation et la boisson dans diverses cultures, les mœurs sexuelles, le rôle des femmes, et la nature des classes sociales, surtout la noblesse.⁶⁶ Les essais de Meiners ne sont pas fondés, comme ceux de Schlözer, sur des données certaines, et ne montrent pas le même souci critique des sources. L'intention de Meiners est différente de celle de Schlözer. Meiners est un raciste éhonté qui accepte sans question les racontars de voyageurs à l'appui de ses théories sur l'hierarchie des races, et la supériorité des peuples germaniques du nord. D'une certaine manière les préoccupations de Schlözer se reflètent dans les écrits de Heeren au cours des années suivant la Révolution française. Heeren réussit là où Schlözer a échoué, en écrivant une narration lisible qui établit le lien entre les facteurs que Schlözer situe l'un à la suite de l'autre. Ce lien, c'est le commerce et le négoce qui, selon Heeren, jouent un rôle décisif qui détermine la vie et la culture du monde antique aussi bien que du monde moderne. Il manque à Heeren le souci des chiffres, ce qu'il appelle avec dédain les *Tabellenwesen* de Schlözer,⁶⁷ qui lui semblent réduire l'interaction des ensembles sociaux à une mécanique.

Rétrospectivement, l'influence des historiens de Göttingen sur le développement d'une discipline professionnalisée de l'histoire paraît limitée. Ces historiens ont écrit, nous l'avons vu, deux sortes d'histoire assez différentes. L'une suit le développement des constitutions en soulignant la distribution de forces sociales et politiques dans certains états germaniques désignés; l'autre, suivant le sens particulier de la statistique au dix-huitième siècle, cherche à amasser des données politiques, sociales, et économiques. Le genre de recherche et de composition historiques qui devient représentatif des études historiques au dix-neuvième siècle,

voir la critique de Herder sur la *Vorstellung seiner Universalhistorie* de Schlözer, dans: *Frankfurter Gelehrte Anzeigen* vom 28. Juli 1772, p. 473-478; voir aussi *Sämtliche Werke*, éd. Bernhard SUPHAN, Berlin 1877-1913, vol. V, p. 436-440; voir aussi la longue réponse de Schlözer dans le deuxième volume de sa *Vorstellung seiner Universalhistorie*, Göttingen et Gotha 1773. Il n'est pas surprenant que Herder ait donné un bien meilleur accueil à l'histoire des Allemands en Transylvanie de Schlözer en 1798, voir *Sämtliche Werke* XX, p. 303-305. Cf. Rudolf HAYM, *Herder*, 2 vol., Berlin 1958, vol. 1, p. 644; vol. 2, p. 786.

⁶⁵ Voir *Theorie der Statistik* (n. 46).

⁶⁶ Eg. *Über die Begriffe verschiedener Völker von dem Werthe der Jungfrauschaft*, dans: *Göttingisches Historisches Magazin* 1 (1787) p. 5-25; *Betrachtungen über die Männerwochen, und über freywilligen Verstümmelungen unter verschiedenen Völkern*, *ibid.* 1 (1787), p. 26-39; *Kurze Geschichte der Meynungen roher Völker, von der Natur des Himmels, der Gestirne, der Erde und der vornehmsten NaturErscheinungen am Himmel und auf der Erde*, *ibid.* 1 (1787) p. 577, 576-648; *Über das Essen von stinkenden Fischen, und von gesalzenem Fleische, besonders im heissen ErdGürtel, und dann über den Abscheu vieler Völker gegen das Salz*, *ibid.* 2 (1788) p. 57-65. *Kurze Geschichte des Adels unter den verschiedenen Völkern der Erde*, *ibid.* 1 (1787) p. 385-441. Cf. *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, Lemgo 1785; *Geschichte der Ungleichheit der Stände unter den vornehmsten Europäischen Völkern*, 2 vols. Hannover 1792; *Geschichte des weiblichen Geschlechts*, 4 vols. Hannover 1788-1800.

⁶⁷ *Historische Werke* vol. 1, Göttingen 1821, p. LXV. «Sie kennen meine Vorstellung von Staaten; die ich nicht als Maschinen, sondern als moralische Personen betrachte, die jede ihre Art zu seyn, zu bestehen, und zu handeln haben; und daß die Erläuterung davon in meinen Augen Statistik heißt; nicht jenes erbärmliche Tabellenwesen, das Zahlen statt der Sachen giebt.»

fixe un regard relativement borné sur les relations entre les grands états européens, considérant la politique internationale comme soumise à des principes d'intérêt national plutôt autonomes, excluant les facteurs sociaux, économiques, et même culturels. L'analyse des facteurs sociaux cède le pas à la narration des événements politiques et à l'exploration des mobiles provoquant ces événements. Les questions soulevées par les historiens de Göttingen – surtout par Schlözer – ont un air moderne qui est peut-être trompeur, grâce à l'intérêt, d'esprit comparatiste et cosmopolite, porté à la géographie, à l'ethnographie, à la démographie, à l'économie et même, comme dans l'essai de Spittler sur la vie privée des princes,⁶⁸ à l'anthropologie de la vie de tous les jours. Cependant, cette sorte d'histoire trouva peu de continuateurs dans les universités allemandes au dix-neuvième siècle. Cet échec s'explique en partie par les faiblesses de ce genre d'historiographie. Le caractère moderne des questions soulevées par les historiens de Göttingen ne doit pas obscurcir le fait que leurs concepts historiques ont leurs racines dans le dix-huitième siècle. Comme nous l'avons suggéré, Schlözer et Gatterer ne possédaient aucun principe d'intégration qui aurait donné de la cohérence à la masse informe de données qu'ils présentent. Ils n'ont pas écrit l'histoire des sociétés; ils ont plutôt présenté des données sociales. Ils marquent une première étape dans la professionnalisation de la discipline, et dans le développement de l'université. Göttingen représente l'état de transition entre l'ancienne université, institution consacrée à l'enseignement, et l'université humboldtienne, lieu où l'on prime surtout les valeurs »disciplinaires« de la recherche. Gatterer, Schlözer et Spittler ne comprenaient pas encore l'histoire comme une science dans le sens que lui donnait Ranke. Ils considéraient leurs écrits comme des outils au service de l'enseignement, ou comme instruments d'éducation politique. Le Professeur Turner a raison de déclarer que les historiens de Göttingen »abordaient la question de la publication professionnelle à partir de prémisses totalement différentes« de celles qu'auraient leurs successeurs au dix-neuvième siècle, puisqu'ils rejetaient la »distinction rigoureuse entre les oeuvres »savantes« et »scientifiques« d'une part, et les ouvrages pédagogiques, populaires ou didactiques d'autre part.«⁶⁹

Au fait, l'histoire n'est jamais devenue une science pure, exempte de valorisations, et la démarcation absolue faite par le Professeur Turner entre les deux sortes d'histoire est trop accusée. L'historiographie de Ranke qui sert de modèle à la nouvelle histoire »scientifique« est imprégnée de concepts philosophiques et, malgré ses dénégations, remplie de visées politiques.⁷⁰ L'adoption d'une éthique professionnelle contribua sans aucun doute à un rétrécissement du champ de travail historique. Le compendium n'était plus accepté comme ouvrage scientifique; les grandes synthèses violaient la règle des preuves documentaires soigneusement vérifiées. Mais les oeuvres des historiens de Göttingen, quoique d'une large envergure, et malgré leur caractère encyclopédique, ne sont pas des tentatives de synthèse intégrée; les grandes histoires de Ranke, au contraire, ne sont pas des ouvrages étroitement spécialisés, mais des tentatives de synthèse générale. L'insistance sur les qualités littéraires d'un ouvrage historique est peut-être plus marquée chez les écrivains de l'école »scientifique« du dix-neuvième siècle, pour qui l'histoire prend la forme de narration. Une conception foncièrement mécaniste de la société, réflétée dans quelques-uns mais non dans tous les écrits des historiens de Göttingen – dans les abrégés d'histoire universelle de Gatterer et de Schlözer, mais non dans les histoires constitutionnelles de Spittler, ni dans l'histoire transylvanienne ni même dans l'histoire nordique de Schlözer – se trouve remplacée par l'idée organique du *Volk* comme unité culturelle.

Plus décisive, s'agissant de l'optique rétrécie des écrits historiques, que la professionnalisation des études, est, sans aucun doute, la transformation du contexte politique où celles-ci se

⁶⁸ Grundriss des Privatlebens der deutschen Fürsten, dans: Sämtliche Werke XI, p. 1–83.

⁶⁹ TURNER (voir n. 3) p. 522–523.

⁷⁰ Cf. Leonard KRIEGER, Ranke. The Meaning of History, Chicago 1978; Georg G. IGGERS, Introduction to Leopold von Ranke, The Theory and Practice of History, Indianapolis 1973.

poursuivent. Göttingen correspond à la structure politique de la période pré-révolutionnaire où le jeu réciproque de la monarchie, de la bureaucratie et des institutions corporatives *ständisch* laisse assez de place pour les mouvements de réforme bourgeois dont Schlözer et Splitter nous fournissent des exemples. Le monde social et politique des historiens de Göttingen est radicalement changé par la Révolution française, les guerres de Napoléon, et la période de réformes. Deux événements contradictoires se produisent lors du démantèlement de la structure corporative économique et sociale; d'une part, une libération plus complète de l'économie et de la société du contrôle politique et des restrictions corporatives, réforme qui rend possible la montée économique d'une classe moyenne commerçante et industrielle; d'autre part, l'incapacité de cette classe moyenne naissante d'atteindre à une importance politique comparable à celle qu'elle aura en Grande-Bretagne, en France ou aux Pays-Bas. La modernisation de l'économie allemande après les guerres de Napoléon, qui entraîne l'introduction d'une économie basée sur le marché libre, va de pair avec la victoire de l'absolutisme bureaucratique.⁷¹ On considère l'état comme prime moteur de la modernisation. L'historiographie de Ranke reflète et affirme ces nouvelles conditions politiques, la résistance à la participation populaire, donc à l'évolution constitutionnelle, l'insistance renouvelée sur l'état comme force autonome représentant l'unité de la nation vis-à-vis des intérêts contradictoires d'une société civile. La réalité sociale et économique de la bourgeoisie se trouve encadré par des pouvoirs politiques autocrates. Cette transformation du décor politique trouve son double dans une historiographie qui rétrécit l'optique des historiens à une conception étroite de l'histoire politique qu'elle envisage comme la poursuite de l'intérêt national sur la scène internationale, laissant les aspects sociaux de l'histoire à d'autres disciplines, notamment à l'économie. Le processus de professionnalisation n'explique pas, à lui seul, ce développement. On a voulu alléguer l'ouverture des archives afin d'expliquer l'engouement pour l'histoire diplomatique; mais les archives, comme Toqueville l'a démontré à l'époque, peuvent fournir des réponses à de tout autres questions.

Le triomphe du paradigme rankéen n'a pas été complet, pas plus que l'influence des historiens de Göttingen n'a été entièrement négligeable. La période qui va de 1800 à 1848 marque la transition de l'historiographie allemande depuis les concepts d'histoire culturelle dûs à l'âge des Lumières, vers un nouveau concept de pouvoir politique dû à l'école scientifique. Heeren, Schlosser, Rotteck, et Gervinus, chacun, dans un sens, suit la tradition de Göttingen. Dans leurs écrits, pour être exact, le concept de société qui, chez Schlözer, tend à présenter l'histoire en termes plutôt mécanistes invitant la quantification, au dix-neuvième siècle cède la place à une conception d'unité sociale fournie par le «*Volksgeist*». Néanmoins, ils maintiennent une largeur de vues qui manque chez les disciples de Ranke, quoique pas entièrement chez Ranke lui-même. Seulement après 1848, le modèle d'études fourni par Ranke se trouve généralement accepté dans les universités allemandes. La défaite de la démocratie libérale signifiera également la défaite de l'historiographie léguée par l'âge des Lumières. La période qui consacre le modèle rankéen favorise également une politisation fort marquée des écrits historiques,⁷² et en même temps la négation par les principaux historiens de l'époque, Droysen, Sybel, et Treitschke, de la neutralité dévalorisante de Ranke. Il a fallu un regroupement considérable dans les deux Allemagnes après la deuxième guerre mondiale, pour ouvrir la voie à une étude sérieuse de la part des membres de la profession, de l'histoire sociale et culturelle – qui a toujours eu sa place parmi les économistes, et, plus tard, les sociologues – et jeter un pont sur l'abîme qui les séparait des études historiques à l'étranger.⁷³

⁷¹ Cf. Hans ROSENBERG, *Bureaucracy, Aristocracy and Autocracy. The Prussian Experience, 1660-1815*, Cambridge Mass., 1958.

⁷² Cf. Charles E. McCLELLAND, *The German Historians and England. A Study in Nineteenth-Century Views*, Cambridge 1971.

⁷³ Cf. Georg G. IGGERS, *New Directions in European Historiography*, Middletown, CT. 1975.